



## Mouloud Feraoun

## Albert Camus

### L'espoir déchirant dans un point de fuite impossible

Par GUY BASSET

**L'**épilogue de l'édition originale de *Le Fils du pauvre*<sup>1</sup> portait en exergue la phrase suivante d'Albert Camus : « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Quand Mouloud Feraoun la donne à lire, il n'imaginait sans doute pas la résonance que cette phrase prendrait dans ses relations avec un auteur avec qui il n'avait pas encore noué des liens. Cette citation s'est trouvée occultée des années puisqu'elle fait partie des pages amputées, lors de la réédition de *Le Fils du pauvre*, en 1954, et il faudra attendre 1972 pour que ce texte soit de nouveau imprimé dans *L'Annuaire*. Pourtant cette citation n'est pas fortuite : le roman de Feraoun est daté de 1948 et la citation est tirée de *La Peste*, livre paru en 1947 : c'est la fin de l'antépénultième paragraphe du roman de Camus ! Sans chercher une caution avant la publication, Mouloud Feraoun se situe ainsi explicitement dans le sillage, dans le prolongement ou même sous la protection d'Albert Camus.

Sa correspondance le confirme en quelque sorte dès le 16 juin 1949. « J'ai lu et relu *La Peste* » indique-t-il, disant aussi à son correspondant, qui a eu de la chance d'entendre Camus, qu'il souhaiterait que cela lui arrive à lui aussi. Mais Feraoun ajoute des précisions qui construisent l'arrière-fond des relations entre les deux hommes.

**Tu sais que je le connais depuis longtemps : en 1937, de vrais démocrates algérois décidèrent de faire paraître un journal**

**libre (actions de 200 F majorité instituteurs). Eh bien Camus était rédacteur en chef d'Alger Républicain. Et en 1937 il a publié un reportage retentissant sur les Kabyles et la Kabylie. Il a vu pas mal d'instituteurs kabyles et ces gens-là ne l'ont pas oublié. (idem)**

Certes Feraoun se trompe légèrement sur les dates : les articles sur la Kabylie sont publiés en juin 1939. Mais il est important de noter l'image que Feraoun conserve près de dix ans après d'un Camus attentif à la Kabylie et au monde instituteur, à la démocratie et à la misère. Elle construit l'image de ses relations avec Camus. L'implication du milieu « instituteur » a été peu souvent relevée dans les études sur *Alger Républicain*. En fait la liste des 24 premiers actionnaires et administrateurs du journal ne comprend que quatre instituteurs<sup>2</sup>. Relevons que le nom de certains de ces quatre instituteurs nous entraîne vers l'École normale de Bouzaréah où Feraoun fit ses études. René Pestre et Mohammed Lechani, « un des trois musulmans dont deux instituteurs<sup>3</sup> » du groupe de départ sont des anciens de cette école<sup>4</sup>. Lechani est notamment, au moment de la parution du roman de Feraoun, conseiller municipal de Fort-National où l'écrivain sera lui-même en poste et conseiller municipal quelques années plus tard. Le 6 octobre 1938, il co-signa en compagnie notamment du second « instituteur musulman », Kadour Makac un texte « à nos frères musulmans » :

**Il manquait, en notre département, un vrai quotidien où**



**nous pouvions sur un même pied d'égalité que nos camarades européens et dans un même esprit de mutuelle fraternité, défendre librement nos légitimes revendications et obtenir régulièrement l'insertion des communiqués de nos divers groupements<sup>5</sup>.**

De son côté, Kadour Makaci interviendra dès le 11 octobre par un article sur la question indigène. Cet arrière-fond passé comme la notoriété que Camus avait acquise ultérieurement font qu'on n'est guère étonné que Feraoun ait cherché l'appréciation puis le contact avec Albert Camus. Feraoun prend l'initiative de lui écrire : il le fait pour la première fois, de Taourirt-Moussa où il est en poste, le 27 mai 1951 :

**Je viens de recevoir ici, à Taourit-Moussa, la visite de mon ami Roblès... L'hiver dernier j'avais demandé à Pierre Martin du S.C.I. de vous faire parvenir un exemplaire de *Le Fils du pauvre*<sup>6</sup>.**

La lettre dénote une certaine réserve, un certaine timidité voire aussi une certaine audace de la part de Mouloud Feraoun qui fait d'abord référence à Emmanuel Roblès. Feraoun a retrouvé la trace de son condisciple à l'école normale peu de temps auparavant dans des circonstances qui sont à souligner : en Kabylie et à l'occasion d'une représentation théâtrale autour de l'œuvre de Federico Garcia Lorca, cher tant à Roblès qu'à Camus<sup>7</sup>. Même si Roblès continuera à être jusqu'à la fin en arrière-fond des relations Camus-Feraoun, le premier intermédiaire nous mène vers un milieu différent. Pierre Martin est, à l'époque pionnier du Service Civil International (S.C.I.) et intervient à quelques kilomètres de l'endroit où Mouloud Feraoun est en poste. Feraoun, lui, a fait lire son manuscrit. Objecteur de conscience dès 1939, on le retrouvera en 1958 secrétaire-adjoint de « Secours aux objecteurs de conscience » aux côtés de Louis Lecoin : le comité de patronage de cette structure comprenait Albert Camus<sup>8</sup>.

**Mouloud Feraoun qui passait nous voir chaque semaine en allant au marché, avait montré un grand intérêt pour cette tâche de solidarité humaine. Il allait devenir plus tard un des premiers Kabyles de la section algérienne du S.C.I.**

Ainsi Feraoun avait trouvé en Pierre Martin un bon connaisseur de la réalité kabyle, une conscience sociale et politique, un chemin vers Camus. Il poursuit sa lettre à Camus de mai 1951 ainsi :

**Je suis heureux d'avoir réussi à vous intéresser parce que je vous connais depuis longtemps. Je vous ai vu en 1937 à Tizi-Ouzou... Vous écriviez des articles sur la Kabylie dans *Alger-Républicain* qui était notre journal. (*LA Alger*, p.60-61)**

Camus répondra très rapidement à Feraoun :

**J'ai lu en effet avec plaisir et émotion, votre livre. Je ne me souviens pas de cette entrevue de 1937... J'aime votre peuple fraternellement, et j'admire ses vertus, de vraie dignité.**

Les articles de Camus dans *Alger-Républicain* font état de nombreux entretiens sans donner de noms. Les descriptions

de Feraoun dans son roman pouvaient ainsi prolonger quelques années plus tard le souvenir du reportage de 1939.

La lettre à Camus intervient à un moment où le livre a déjà connu une certaine audience à Alger. Feraoun reçoit fin 1950 le Grand Prix Littéraire de la ville d'Alger, remis le 5 avril 1951, donnant lieu à de nombreux articles de presse. Dès février 1951, il avait signalé à ses amis que Radio-Alger avait déjà parlé trois fois de son livre<sup>9</sup> et le roman figurera au catalogue des éditions Rivages (Charlot) à Alger<sup>10</sup>.

Mais cette lettre comporte un second point qui sonne presque comme un reproche même si Feraoun s'en défend :

**J'ai lu *La Peste*... J'avais regretté que parmi tous ces personnages il n'y eut aucun indigène et qu'Oran ne fut à vos yeux qu'une banale préfecture française. Oh ! Ce n'est pas un reproche, j'ai pensé simplement que, s'il n'y avait pas ce fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus, vous vous seriez senti capable de parler de nous avec la même générosité dont bénéficient tous les autres. Je regrette toujours, de tout mon cœur, que vous ne nous connaissiez pas suffisamment et que nous n'ayons personne pour nous comprendre, nous faire comprendre et nous aider à nous connaître nous-mêmes. (*LA Alger*, p.61)**

Camus n'est pas insensible à l'argument : il répond en renvoyant « la balle » à l'expéditeur :

**Ne croyez pas que si je n'ai pas parlé des arabes d'ORAN c'est que je me sente séparé d'eux... il aurait donc fallu écrire un autre livre que celui que je voulais faire.**

On peut lire dans ces dernières lignes un encouragement aux dernières lignes de la lettre de Feraoun qui disait son intention d'écrire et de parler de ses compatriotes et de tenter à son tour « d'expliquer les Kabyles et montrer qu'ils ressemblent à tout le monde ». On peut aussi y lire une certaine ambiguïté sur le départ de ce qu'on appellera plus tard « l'école d'Alger » :

**J'ai réussi à attirer sur nous l'attention de Audisiau (sic), Camus, Roblès. Le résultat est magnifique. Vous êtes Algériens tous trois et vous n'avez pas à nous ignorer.**

Feraoun dira simplement à Roblès le 27 juin 1951 :

**Camus a répondu à ma lettre... Il a été content de ma lettre où j'ai eu le culot de lui reprocher de n'avoir pas parlé des Arabes d'Oran dans *La Peste*<sup>11</sup>.**

Cette lettre marque le début de relations qui ne prendront fin qu'avec la mort de Camus. Elles seront, sans rupture, contrairement aux relations avec Jean Amrouche<sup>12</sup>, Jean Sénac ou Kateb Yacine. Il y a là une fidélité à noter.

Le compagnonnage de Feraoun et de Camus se lit surtout par la collaboration à des revues publiées en Algérie : *Soleil* dès 1951 (Camus y figure au numéro 5, Feraoun au numéro 6), et *Terrasses* en 1953. Feraoun participe aussi à *Simoun*, dès mai 1953 et ils s'y retrouvent au sommaire du numéro de décembre 1959 consacré à leur ami Emmanuel Roblès. Leur compagnonnage est principalement littéraire.



## Première partie

### Feraoun-Camus, une amitié à l'épreuve de la Guerre

Camus et Feraoun ont peu écrit l'un sur l'autre : Camus s'est abstenu de parler des livres de Feraoun. Feraoun parlera d'*Actuelles III* et surtout rendra hommage à Camus au moment de sa disparition. Mais avec le texte du numéro de *Simoun* sur Emmanuel Roblès, c'est la seule fois où nous les voyons écrire sur un ami commun. Ceci est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un des derniers textes publiés par Camus, quelques jours avant sa mort. Si le nom de l'autre ne figure pas dans leurs textes, il est frappant de constater que la notion de communauté est abordée par Camus comme par Feraoun. Ce dernier commence son hommage par :

« la communauté franco-arabe, nous l'avons formée, il y a un quart de siècles, nous autres à Bouzaréah<sup>13</sup> ». Camus, de son côté, indique :

**Cette œuvre (celle de Roblès), aujourd'hui s'est imposée à la France où elle nous représente, Algériens de toutes races, (car la fameuse communauté algérienne, il y a vingt ans que nous autres écrivains algériens, arabes et français, l'avons créée, jour après jour, entre nous).<sup>14</sup>**

L'un comme l'autre font remonter la notion de communauté avant-guerre. Camus, de façon plus restrictive, parle de « la fameuse communauté algérienne... des écrivains algériens, arabes et français ». Même si cette expression est employée de façon incidente, il semble bien que ce soit un point-clé du rapport de Camus à l'Algérie. Il y revient au moins à trois reprises (sans compter celle-ci) à partir d'octobre 1957.

La première fois, c'est en réponse à une question de son vieux compagnon Jean Bloch-Michel :

**Nous avons construit... une communauté d'écrivains algériens, français et arabes. Cette communauté est coupée en deux, provisoirement. Mais des hommes comme Feraoun, Mammeri, Chraïbi, Dib, et tant d'autres, ont pris place parmi les écrivains européens. Quelque soit l'avenir et si désespérant qu'il m'apparaisse, je suis sûr que cela ne**

**pourra être oublié<sup>15</sup>.**

La seconde fois, c'est à l'occasion de la conférence de presse de Stockholm, le 9 décembre 1957 :

**Tous les jeunes écrivains algériens sont mes amis... quand je dis « écrivains algériens », j'entends bien, aussi bien écrivains arabes que français ! ... il y a tout de même un exemple assez extraordinaire de cette communauté dont je parlais... c'est la communauté des écrivains de langue française algériens, lesquels comportent aussi bien les écrivains... – comme Roblès ou comme Jules Roy du côté français – que des écrivains algériens – comme Feraoun, Dib ou Mammeri –, et même à l'heure actuelle ces écrivains sont liés tout en éprouvant douloureusement les séparations et les divorces qui règnent dans leur pays, liés par des sentiments d'amitié et de solidarité qui sont parmi les rares consolations de l'heure présente<sup>16</sup>.**

La troisième fois, c'est le 15 novembre 1958, lors d'une intervention au Cercle de la France d'outre mer, dans une association appelée « l'Algérienne » :

**L'une des choses donc dont je suis le plus fier, c'est que nous autres écrivains algériens, nous avons fait notre devoir et nous l'avons fait depuis longtemps... il y avait... – autant de noms arabes que de noms français – Cette école a donné, à mon sens, un bon exemple, un bon modèle de ce que pourrait être l'Algérie de demain<sup>17</sup>.**

Camus remarque que cette communauté s'est constituée en dehors de toute institution. Ce groupe d'hommes exprime une certaine force de vivre, partage et chante une même terre, et a en commun une certaine manière d'aborder les hommes. Amitié et solidarité dans le malheur semblent des valeurs qui les rassemblent.

Feraoun considérera que les écrivains « français » comme Camus et Roblès ont ouvert une voie, permis une littérature qui n'existait pas précédemment. Il le dit à Roblès dans une lettre du 6 avril 1959 :

**A mon avis un parallèle intéressant à établir était celui des écrivains d'origine européenne et ceux d'origine musulmane. Ce sont les premiers, Camus et Roblès etc. qui par leur talent ont su nous ouvrir un horizon littéraire qui nous était fermé. Je n'avais jamais cru possible de faire véritablement entrer dans un roman un vrai bonhomme kabyle avant d'avoir connu le docteur Rieux et le jeune Smaïl.<sup>18</sup>**

Par delà cette reconnaissance, il y a, chez Feraoun comme une pointe de reproche que les écrivains d'origine musulmane, et les écrivains d'origine française ou européenne ne se connaissent pas mieux. C'est en somme une variante de ce qu'il disait à Camus en 1951 et qu'il avait exprimé aussi en 1957 :

**Si nous sommes absents dans l'œuvre d'un Camus c'est que Moussy ni Camus ni presque tous les autres n'ont pu venir jusqu'à nous pour suffisamment nous connaître. Mais ayant assumé le rôle de l'instituteur de *L'Hôte*, ils regardent aujourd'hui, impuissant « le cœur serré », l'Arabe qui se dirige vers la prison.<sup>19</sup>**



